

L'ECHO DES CAVERNES Année 1960 N°9

Chers amis

Pour la neuvième fois, l'Echo des Cavernes vient vous apporter, avec les amitiés des spéléos, des nouvelles de leur club.

Grâce à la sécheresse exceptionnelle de cet été, les rédacteurs n'ont pas eu de peine à trouver des sujets d'articles. Il y a eu en 1959 de belles explorations, et les équipes du S.C.S.C. pour la dixième année d'existence de leur groupement, ont pu prouver qu'elles n'avaient rien perdu de leur allant.

C'est cet enthousiasme que nous essaierons de vous faire partager, en vous racontant ce que nous avons fait cette année dans notre vieille Grotte des Foules, et dans une cavité plus lointaine mais d'une étrange beauté : la Grotte de Charix.

□ BILAN 1959

En son début, l'année 1959 paraissait devoir justifier la phrase qui depuis déjà trop longtemps commence notre bilan : "L'année a été peu favorable à la spéléologie !". de janvier à juillet, en raison de l'inondation de tous les réseaux actifs, il n'a pas été possible de mener d'exploration de grande envergure. Notons cependant la descente de deux grands gouffres proches de Saint-Maurice, l'exploration d'une grotte aux Arrobiers, diverses sorties de prospection à la Combe d'Enfer dans les gorges du Flumen et du Bief Blanc. Au cours d'une de ces sorties, une équipe, partie à la recherche d'un gouffre vaguement signalé n'a pas trouvé le trou mais a ramené en revanche environ quatre kilos de morilles.

A plusieurs reprises, des équipes sont montées à la Grotte des Foules, mais ont été chaque fois arrêtées par le torrent en pleine activité. Près du Colomby-de-Gex, à la Chenaillette, nos spéléos ont eu le plaisir de découvrir et de visiter une cavité d'un genre très particulier, une longue et profonde lésine renfermant un névé, et d'y trouver, au bas d'une pente à pic de neige très dure, vraisemblablement permanente, une vaste salle souterraine, décorée de stalactites et de stalagmites de glace pure et transparente.

Enfin, au mois de juillet, les eaux souterraines ont consenti à baisser un peu et les San-Claudiens ont pu faire les honneurs des trous du Haut-Jura à une équipe venue de Charleroi passer ses vacances à Saint-Claude. Nos amis belges, après visite des grottes du Cernois et du Pétrin de la Foudre, ont pu s'aventurer aux Foules, et rapporter de notre



région le souvenir impressionnant de grottes vivantes, parcourues par des cours d'eau puissants et bruyants, comme on n'en rencontre pas dans les cavités wallonnes, beaucoup plus assagies.

En août, tandis qu'une équipe réussissait l'exploration complète de la grotte de Charix et de deux résurgences dans la haute vallée du Tacon, les spéléos demeurés à Saint-Claude profitaient eux aussi de la sécheresse persistante pour attaquer à fond une cheminée de la Grotte des Foules. Nos lecteurs trouveront plus loin le récit de ces explorations.

Une descente a également été faite dans les deux galeries amenant au jour les cascades du Flumen. Après un parcours d'une cinquantaine de mètres en forte pente, l'équipe a trouvé l'eau fermant les boyaux qui continuent à plonger, toujours avec la même pente, sur une profondeur inappréciable.

En septembre, toujours aux Foules, tandis qu'une équipe continuait à batailler dans les hautes altitudes de la grotte, une autre terminait quelque 240 mètres en contrebas, le plan des grandes galeries d'eau où elle trouvait partiellement asséchés certains passages jusque là impénétrables. Cependant, le torrent a été tout l'été d'une rare puissance. De juillet à septembre, malgré trois mois de sécheresse presque absolue, son débit n'a pas varié de façon sensible. L'eau ne manquera pas à St-Claude, puisque le volume passant au bas des Grands Puits en septembre, pouvait encore être estimé à 3 mètres cube d'eau par jour et par habitant !

Au cours d'une dernière exploration, un autre résultat appréciable a été acquis. Le torrent a été retrouvé en aval de son passage aux Grands puits, et cette fois, très près de la paroi du cirque, dans un réseau de couloirs aussi vastes que des galeries de métro. Il serait assez facile d'aller l'y récupérer s'il lui prenait la fantaisie de s'engloutir avant les captages des Foules. Cette éventualité n'aura sans doute pas à être envisagée avant très longtemps, mais comme il vaut toujours mieux tenir un plan tout prêt en cas de surprise, un rapport sur cette question sera remis à la Municipalité.

Ensuite, l'eau est revenue, timidement d'abord, puis en abondance, mettant un terme aux descentes dans les réseaux actifs, mais non aux explorations. Profitant des quelques jours de soleil de fin novembre, une équipe s'est rendue dans l'Ain, pour baguer des essais de chauves-souris. Repoussée à Corveissiat par un courant trop violent pour qu'on puisse le remonter en canot, elle s'est repliée sur la Grotte de Courtouphle, où de nombreux grands rhinolophes prennent leurs quartiers d'hiver. Bien que connue et explorée depuis très longtemps, cette grotte n'a que peu souffert du vandalisme. Des concrétions splendides rendent des plus attrayantes ses galeries monumentales, coupées de quelques à-pics relativement faciles à franchir. Pendant ce temps là, une autre équipe, qui avait manqué le rendez-vous de la première, trouvait à s'occuper en rampant dans les boyaux d'une petite grotte entre Thoirette et Mataflon.

En bref, l'année 1959 comptera dans les annales du S.C.S.C. Pourtant, les spéléos regrettent de ne pas avoir pu profiter davantage des conditions exceptionnelles de l'été. Certes, beaucoup de résultats attendus depuis de longues années ont été acquis, mais il reste encore tant de réseaux actifs à terminer, qui eux aussi devaient être explorables ! Tous les jours on se remémore un trou "où on aurait du aller", tant et si bien qu'à la réflexion, ce qui a été fait finit par paraître peu de choses. Il faut bien après tout qu'il en reste, des trous, pour d'autres sécheresses !

□ LA GROTTÉ DE CHARIX

En fin 1957, un des San-Claudien eut l'occasion de parler des "trous" avec un Pesserand, qui s'intéressait, comme beaucoup, aux mystères du sous-sol, et son interlocuteur lui signala une grotte située près de Charix, dans laquelle il avait autrefois timidement pénétré, et qui était toute l'année "noire de chauves-souris". On ne pouvait, paraît-il entrer dans cette cavité que par grande

sécheresse, et le spéléo avait déduit d'une description assez confuse, que le porche s'ouvrait sous une cascade. Le renseignement concernant les chauves-souris était précieux, car la seule race qui vive toute l'année en caverne dans notre région, est celle des minioptères. Précisément, une vaste expérience de baguage était en cours, sous la direction du Centre de Dijon, pour étudier leurs migrations. La Grotte de Charix constituerait, le cas échéant un habitat nouveau et non porté au programme.

Une nouvelle grotte... des chauves-souris... Deux excellents motifs pour des spéléos de se rendre sur place. Le beau temps de l'automne permit aux San-Claudien de faire le déplacement. Le 5 octobre 1957, Miglio, Guillobez, Louvier, Colin et son fils Jacques, trouvaient assez facilement la grotte, à mi-hauteur d'une falaise sous la route entre Charix et le Moulin-de-Charix.

Le porche de cette cavité est d'une réelle beauté. Sa grande ogive domine de dix mètres un à-pic de tuf habillé de mousse d'un vert lumineux, sur laquelle trois cascades entremêlent leurs eaux. L'une d'elles tombe de la grotte même et les deux autres se font jour par des boyaux étroits à mi-pente. Une escalade rendue facile par des buis solidement enracinés conduit à l'entrée.

La première galerie est large de trois à quatre mètres. Sa voûte, percée d'une haute cheminée qui vient s'ouvrir quelque dix mètres plus haut, est parsemée de volumineuses et nombreuses marmites d'érosion témoignant de la formidable activité passée du torrent.

Le sol de galets roulés, entre lesquels l'eau s'écoule, révèle qu'il peut encore se produire des crues impressionnantes. A moins de quinze mètres sous terre, l'équipe est arrêtée par un obstacle imprévu : un lac circulaire qui occupe entièrement le fond d'une vaste salle sphérique.

On voit, au-delà du lac, le passage se poursuivre par un gros couloir élevé, d'où tombe une cascade de deux mètres, sans doute celle décrite par notre informateur, qui avait oublié de mentionner l'existence de la nappe d'eau.

La combinaison et les bottes apportées pour franchir cette cascade ne sont d'aucune utilité dans l'eau profonde, où Dédé s'engage courageusement jusqu'à mi-corps, pour essayer de passer en longeant la paroi. Mais cette eau est tellement froide, immédiatement après la chaleur du porche, qu'il renonce à y faire un long séjour. Après avoir grimpé dans une galerie sans issue, qui s'ouvre sur la droite de la salle du lac, il revient à l'entrée.

Puis l'équipe, satisfaite par cette première reconnaissance, qui lui a permis de localiser la grotte et de se rendre compte du matériel à prévoir pour son exploration, va terminer son après-midi en parcourant les 270 mètres et les 53 virages d'une petite diaclase inondée près d'Echallon.

La semaine suivante, Miglio, Colin, Arnoud et Dédé reviennent avec un bateau pneumatique, qui leur permet de traverser facilement la nappe d'eau et de prendre pied dans la galerie amont, en longeant la cascade par la gauche. Ils découvrent aussitôt un nombreux essaim de minioptères, qu'il ne sera pas possible malheureusement de capturer en totalité. Encore bien éveillées, les chauves-souris échappent en grand nombre à l'épuisette, mais parmi les sujets recueillis, plusieurs sont déjà bagués.

Les numéros des bagues, communiqués au Centre, prouvent que la grotte de Charix est une importante plaque tournante de migrations, puisque des chauves-souris, arrivant d'horizons très divers s'y retrouvent à l'automne. Les unes viennent de la Côte d'Or (Meursault et Azé), d'autres de l'Isère (La Balme) ou de la Drôme. Une grande voyageuse arrive même de la Haute Saône (Chaux les Ports). D'autres ont été bagués à Baume-les-Messieurs, et enfin, l'une d'elles arrive de la Grotte des Moulins, près de Septmoncel, où elle a été baguée peu



auparavant par les San-Claudiens. Un fumiste prétend qu'elle a dit "Bonjour parrain !" au Père Colin.

Celui-ci est enchanté de la découverte de l'essaim, car la Grotte de Charix constitue le chaînon qui manquait entre le Jura, la Côte d'Or et l'Isère, dans le réseau des gîtes d'étape de minioptères, distants habituellement l'un de l'autre de 50 kilomètres en moyenne.

Ce qui est moins agréable pour les explorateurs, c'est de rencontrer, après un parcours d'une trentaine de mètres un siphon amorcé. L'eau courante remonte d'une profondeur inappréciable sur une pente de galets, et le demi-tour s'impose.

Au passage, on remarque dans la galerie haute, les traces d'un important travail. Sur toute la section du couloir, sol et voûte compris, une saignée rectangulaire de 15 centimètres de largeur et 10 à 15 de profondeur a été taillée au burin de toute évidence pour retenir transversalement des planches ou des madriers formant barrage. On remarquera un travail identique sous le porche, et il paraît vraisemblable aux spéléos que la grotte a été ainsi obstruée autrefois, pour constituer un réservoir, et régulariser le cours de l'eau allant aux roues à aubes du Moulin de Charix.

La traversée du lac au retour va donner lieu à toute une série d'incidents, car le bateau, aussitôt chargé, est pris dans un remous qui lui fait décrire un demi cercle et le ramène sous la cascade, ce qui a pour effet de le transformer instantanément en baignoire flottante. Ceux qui sont encore dans la galerie s'amusez ferme des imprécations du camarade qui subit la douche, et plus encore ceux qui l'ont déjà subie.

Durant toute l'année 1958, la grotte de Charix recevra la visite fréquente de notre ami Constant du Spéléo-Club de Dijon. Il réside à Genève et peut se rendre sur place

avec beaucoup plus de facilités que les San-Claudiens, pour contrôler les migrations des chauves-souris, dont l'essaim se renouvelle sans cesse. Ayant découvert une possibilité de contourner le lac par la droite et installé un fil de fer pour faciliter le passage, notre collègue pourra éviter la désagréable douche, et ramener sans peine vers l'entrée les minioptères capturés. Il sera témoin de crues très rapides, susceptibles de faire doubler en quelques heures le volume de la cascade, mais il ne la verra jamais tarie, ni le siphon désamorcé, malgré des périodes de beau temps assez prolongées.

Le 12 octobre 1958, Constant et Colin se retrouvent à Charix pour une séance de baguage, et après s'être occupés des chauves-souris, parlent un peu de géologie. D'après les observations déjà faites sous terre, il semble que les petites résurgences sous l'entrée ont leur origine assez loin sur le cours principal où même hors de ce réseau. Si elles étaient issues du fond du lac ou du siphon, leur débit suffirait à les vider fréquemment, et il n'en est rien. Le lac et le siphon ont ils même des évacuations ? Jusqu'à présent, il n'a pas été possible de s'en rendre compte, mais de toutes façons, elles doivent être très exiguës, puisqu'elles ne suffisent pas à éteindre le cours d'eau. Les deux amis ne sont pas loin de penser que les "on dit" entendus dans le pays, et mentionnant l'existence en amont du siphon de plusieurs salles, ne doivent être écoutés qu'avec beaucoup de réserves.

Constant a recueilli à Charix une intéressante précision concernant les travaux effectués dans la galerie. Les barrages ont été établis, il y a près d'un siècle, non pour régulariser le cours du torrent, mais pour l'empêcher de sortir. Un "géologue" local avait imaginé cette expérience, pour le moins singulière, dans l'espoir que l'eau qui ne pourrait pas s'écouler viendrait refluer quelque part en amont, à la surface du sol, et que ce reflux permettrait en principe de déceler son origine (? !)

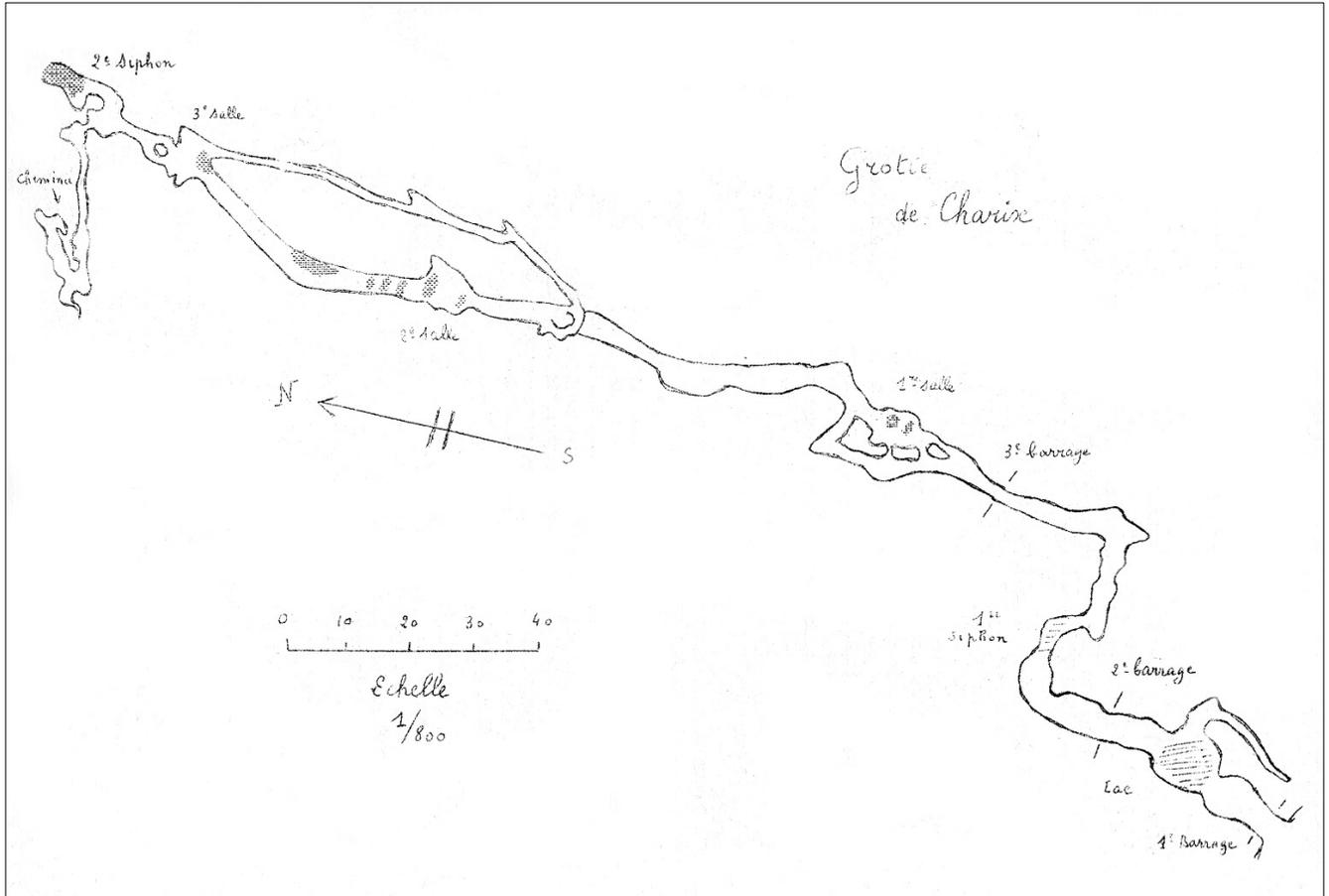
Mais le torrent ne s'était pas laissé faire et avait rompu les barrages. La masse d'eau chargée de débris de planches et de blocs avait, paraît-il déferlé sur la vallée et causé des dégâts sérieux aux bâtiments du moulin.

"L'expérience" n'ayant pas donné les résultats escomptés, l'origine de l'eau est restée du domaine des suppositions. Comme le lac Genin n'est pas très éloigné, il a fourni, comme d'usage en pareil cas, une source toute indiquée.

En août 1959, contre toute attente, la grotte de Charix devait être explorée jusque dans ses prolongements les plus lointains, et se révéler comme une cavité importante et des plus intéressantes.

Le 8 août, Colin venu en promenade depuis Désertin avec son fils Jean-Claude faire une visite aux chauves-souris, a la surprise de remarquer, en arrivant au pied de la falaise, que si les résurgences à mi-pente sont encore en pleine activité, la grande cascade tombant de l'entrée est entièrement tarie. Une autre surprise attend les visiteurs. Le lac se réduit à une flaque d'eau insignifiante, au bas d'une pente de galets, et la seconde cascade a également disparu. L'accès à la galerie supérieure devient enfantin, et les spéléos se hâtent vers le siphon, après avoir remarqué au passage que les minioptères ont eux aussi déserté leur salle de séjour habituelle.

A la place du siphon, il n'y a plus qu'une galerie plongeante très sèche, dans laquelle on se laisse glisser pour descendre dans une rotonde. Toujours aucune trace d'eau. La galerie remonte en pente douce, large de 4 à 6 mètres, haute de 1 à 2 mètres, et présente de nombreux méandres. Etant venus sans équipements, et avec seulement une lampe électrique, le père et le fils font demi-tour après une centaine de mètres de parcours dans ce couloir dont les dimensions ne font que grandir.



Aussi quelques jours plus tard, le Père Colin bat le rappel de son équipe familiale. En compagnie de ses fils François et Gilbert, et de son neveu Jean-Marie qui fait là ses premières armes de spéléo, il revient à Charix, décidé à pousser jusqu'à l'extrémité de la caverne. Le siphon est toujours à sec, et le temps toujours au beau fixe ne réserve aucune surprise désagréable de la part du torrent.

Dépassant rapidement le point terminus de l'expédition précédente, l'équipe avance dans la galerie de plus en plus large, et arrive à une première salle, où on peut remarquer de jolies gours et de grosses stalactites brisées. Est-



ce du vandalisme ? ou plus simplement le travail de galets projetés par le torrent au moment de grandes crues ? Il est impossible de se prononcer.

Peu avant cette salle, on remarque quelques débris de madriers encore fichés dans le sol et des saignées dans les murailles. Là devait se trouver un troisième barrage en travers de la galerie. Décidément, le "géologue" avait de la suite dans les idées et ne ménageait ni son temps, ni sa peine pour empêcher l'eau de passer !

Encore un temps de progression à quatre pattes dans le vaste joint, et c'est tout à coup, après une voûte basse, une salle de grande dimension, où il est enfin possible de se tenir debout.

Cette salle est riche en couleur ; le manganèse et l'oxyde de fer ont laissé de larges traînées sur les parois et à la voûte, où des concrétions apparaissent. Sur le sol, on ramasse de jolis galets de calcaire noir, ou de marbre vert strié de blanc et de gros silex bruns. Jusqu'à présent, la galerie courait sur un lit de calcaires lithographiques jaunâtres, sculptés par l'eau courante au gré d'une fantaisie effrénée. Après la salle, on retrouve le même calcaire massif que dans la salle du lac, et le torrent a creusé là toute une série de belles marmites de géants.

Après une courte escalade dans les arêtes acérées de ces marmites, l'équipe suit une galerie plane qui aboutit bientôt à une troisième salle, un peu plus petite que la précédente, mais encore plus colorée. Tout est ici d'un brun chaud strié de coulées noires, et dans une encoignure, une cascade de stalactites sur laquelle courent des filets noirs et ocres paraît vivante.

Sur la droite, un joint très bas revient vers l'aval, et sur son sol sablonneux, on remarque d'anciennes traces de reptation. Il aboutit, après un parcours que des étroitures rendent par instants difficiles à une diaclase qui s'ouvre au plafond de la galerie principale. Les derniers mètres du trajet, humides et boueux, portent aussi des traces de souliers cloutés. La visite de la grotte de Charix ne sera pas une "première", mais qu'importe !

D'ailleurs, sur une paroi noircie par le manganèse, les jeunes remarquent plusieurs inscriptions, des noms très lisibles et des dates : 1832, 1869, 1870, 1906, 1921, 1947, 1949, les millésimes des années où l'exploration a été possible.

Les anciens du club se souviennent des années 1947 et 1949, si favorable à la spéléologie. Quant à 1906, les vieux éleveurs du plateau ne sont pas près d'oublier cette année où les troupeaux devaient faire chaque jour des kilomètres pour aller boire aux rares points d'eau non taris. Il ne fait guère de doute que 1869 ait été une année aussi sèche que les autres, et que ce soit probablement à ce moment que les barrages ont été établis au delà du premier siphon. En 1870, les gens devaient avoir d'autres préoccupations, mais avec les géologues, sait-on jamais !

Notre ami Constant, en bon Bourguignon, a remarqué aussitôt que ces années étaient exactement celles des "grands crus", et s'est bien promis de garnir sa cave toutes les fois qu'il trouverait libre la galerie profonde de Charix.

Immédiatement après la salle, la galerie plonge. On retrouve les galets et les minces plaques sculptées de calcaire lithographique, et bientôt un siphon apparaît, qui arrête l'équipe. L'eau verdâtre est couverte de radeaux de limon d'un brun sale, infiltrations sans doute des fosses à fumier du village de Charix.

Faisant demi-tour, les spéléos avisent une chatière de sable fin qui part en profondeur. Tout de suite après avoir franchi cette chatière, ils s'engagent sur la gauche dans une diaclase haute et étroite, aux murailles poudreuses et désagrégées, ce qui ne présage rien de bon. En effet, après une progression d'une trentaine de mètres, ils sont arrêtés par une étroiture infranchissable. La diaclase a servi de passage à un affluent, tari depuis des millénaires, du torrent principal arrivant par le siphon.

Cependant, à défaut de passage, la petite salle terminale livre des décors splendides, des coulées de concrétions laiteuses, des stalactites bizarrement contournées. L'obstruction inexorable qui ferme son extrémité amont ferait oublier qu'elle est une clôture par son étrange beauté. Une coulée de calcite a enrobé un amoncellement de blocs sphériques, noircis par le manganèse, et a tissé à leur surface des filets de stalagmites blanches.

Une cheminée, haute d'une vingtaine de mètres et assez délicate à gravir, ruisselle de calcite dorée. Aussi les échos de la caverne

sont-ils réveillés maintes fois par la détonation des charges de magnésium.

Le plan ayant été levé au fur et à mesure de la progression, c'est avec ce souci en moins que le retour s'accomplit. On passe maintenant à la chasse aux bestioles. Dans les galeries de roche vive et de galets, la faune terrestre est inexistante, mais dans une des marmites de la seconde salle, François découvre des crustacés aquatiques (niphargus virei ?) qui prennent aussitôt le chemin du tube à alcool. Il découvre aussi un hôte inhabituel des cavernes, une grosse sangsue grise, dont la présence à près de 300 mètres sous terre ne peut s'expliquer que d'une façon. L'animal a dû être entraîné par l'eau d'un ruisseau de surface s'engouffrant en amont du second siphon.

La géologie du lieu donnera d'ailleurs toutes précisions voulues quant à l'origine de l'eau, et ce sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir le Lac Genin. Il s'agit de l'écoulement, en grande partie souterrain, de la vaste cuvette au Nord-Est de l'agglomération. La forêt au sol criblé de dolines, qui couvre le versant Est de la vallée, régularise le cours de l'eau. Les crues rapides proviennent des intempéries ou de la fonte de la neige, collectées par de vastes dépressions à l'Est de la route entre Charix et la grotte, ainsi qu'au Nord de Charix. Cela signifie que le torrent draine aussi l'écoulement de toutes les fosses de l'agglomération, et comme l'épaisseur de la couche filtrante est tout à fait insuffisante, l'eau de la grotte est des plus suspecte.

Entre les deux premières salles, Gilbert choisit à titre d'échantillons, parmi les galets roulés, quelques belles plaques de calcaire sculpté. Entre le premier siphon et le lac, Jean-Marie, qui pour sa part a bourré ses poches de "pierres à fusil", détecte encore dans une marmite où il reste un peu d'eau, des gammarides troglodytes et des larves de phryganes, qui enrichissent la récolte biologique.

Le jour apparaît bientôt. Une belle exploration ! Qui sait quand elle sera de nouveau possible ?

P.S. : Nous avons appris qu'en septembre, nos camarades genevois ont attaqué à leur tour, et qu'ils ont trouvé le siphon terminal partiellement désamorcé, ce qui leur a permis d'y progresser encore d'une vingtaine de mètres. Ils devaient y revenir avec un équipement d'homme grenouille pour essayer de franchir la voûte mouillante. Nous n'avons pas eu de renseignements sur les résultats de cette tentative de plongée.

□ LA CHEMINÉE DE LA VARAPPE

Nos fidèles lecteurs se souviennent certainement de la description de la Grotte des Foules, donnée dans le second numéro de L'Echo, description toute provisoire, car à cette époque, et maintenant encore d'ailleurs, de nombreux points d'interrogation subsistaient sur le plan.

Malgré une série d'années pluvieuses durant lesquelles la grotte a été souvent inondée pour des périodes de six mois et plus, malgré des crues répétées d'un volume inconnu il y a seulement dix ans, les équipes du S.C.S.C. se sont attachées à réduire sensiblement le nombre de ces points d'interrogation, et y sont partiellement parvenues.

Au cours de visites trop rares à leur gré, les spéléos san-claudiens ont pu acquérir la certitude qu'ils ne progresseraient plus guère en profondeur par les passages déjà connus. Un siphon plongeant, absolument infranchissable coupe la plus importante des galeries lointaines. L'autre galerie terminale est coupée d'une voûte mouillante, peut-être plus praticable, mais il faudrait une sérieuse charge d'explosif pour tenter d'ouvrir le passage.

Une telle tentative poserait un sérieux problème. Il y a un gros risque d'éboulement dans la "Salle à Manger" où les strates du plafond et les blocs accumulés sur le sol ne demandent qu'à glisser ou à choir.

Un coup de mine éclatant à moins de 300 mètres en ligne droite de ce point délicat du parcours pourrait définitivement obstruer le passage, et là n'est pas assurément le but recherché.

Aussi, avant de recourir à ce moyen extrême, le Club a-t-il décidé de s'attaquer sérieusement à une grosse cheminée qui se branche sur la galerie principale à 1200 mètres de l'entrée, et d'essayer de trouver à son sommet la galerie haute, qui en principe devrait s'y trouver et pourrait permettre de "sauter" l'obstacle des siphons.

L'existence supposée d'une galerie haute n'est pas le fruit d'une simple imagination. A six endroits de la grotte, on rencontre des cheminées dont le sommet se perd dans la nuit. Le premier des Grands Puits est un cylindre de pierre, haut de plus de 50 mètres, dans lequel, semble-t-il, l'eau tombait en cascade à une époque très lointaine. De multiples vires et corniches peuvent dissimuler des galeries inaccessibles du bas.

Environ 500m plus loin, la cheminée du Point 13, aujourd'hui obstruée à sa base par un entassement vertigineux de gros blocs luisants d'argile a, elle aussi laissé passer une eau courante tombant de son sommet. Il en est de même des cheminées obstruées terminant la galerie du Triangle et la galerie F, respectivement à 900 et 1000 mètres environ de l'entrée.

La cheminée 29 porte encore sur son sol et sur ses parois des traces nettes du passage d'un gros torrent. Enfin, dans la zone découverte en 1949, existe un grand puits de 12 mètres de profondeur, le "Puits du 15 Août", dans lequel on peut descendre par une ouverture latérale. Ce gouffre est surmonté d'une cheminée concrétionnée, dont le sommet reste indistinct.

Il existait vraisemblablement, longtemps avant que le couloir principal ait existé, plus longtemps encore avant que la galerie où circule aujourd'hui le torrent perde peu à peu son activité actuelle au profit d'un nouvel étage vivant en cours de creusement, un réseau supérieur qui devait relier les sommets de toutes ces cheminées. Celles-ci ont dû, au cours des âges, accaparer l'une après l'autre, de la plus proche à la plus lointaine, un écoulement qui ressortait à l'origine, en tout ou en partie, par la grotte supérieure, en paroi du Cirque des Foules.

Cette autre grotte, très difficilement accessible, à 135 mètres au dessus du porche de la grande grotte, est aujourd'hui close à 150 mètres de son entrée, par une coulée massive d'argile et ne peut guère être

envisagée comme moyen d'accès à ce réseau fossile.

La cheminée dont il est question, et qui porte sur le plan le matricule 29 a été, en prenant l'entrée comme point zéro, cotée +90 mètres par notre collègue Weité en 1941. Aussi, dans le langage spéléo, était-elle devenue la Cheminée 90. Elle débute par un large couloir montant à 45° sur un cinquantaine de mètres. Le passage se rétrécit ensuite en une chatière concrétionnée dans laquelle souffle un courant d'air très violent, puis il s'élargit de nouveau et le sol se redresse en pente à 60°. Après un court palier, un très mauvais pas constitué par un à-pic argileux entre des dalles sans consistance conduit au pied d'une paroi verticale, inaccessible sans mât.

Le 15 août 1949, Meynier et Dédé, en compagnie de deux Lédoniens et de deux Genevois, réussissent, en pitonnant à gagner en hauteur une vingtaine de mètres dans cette direction, et entrevoient un boyau ouvert dans la voûte. La Cheminée 90 devient à cette occasion Cheminée 110, ou plus simplement "le 110".

Par la suite, on s'apercevra que cette cote est nettement exagérée. Notre prédécesseur s'est servi pour ces mesures de cotes, d'un altimètre et l'emploi de cet appareil sous terre donne des résultats souvent inexacts. Dans une cavité comme la grotte des Foules, où un puissant courant d'air force de nombreuses étroitures, il se crée des zones de hautes et de basses pressions. Le plus bel exemple de cet état de choses est fourni dans le plan partiel dressé par Weité, par la galerie d'eau centrale, inexplorée à l'époque. A ses deux extrémités atteintes par d'autres passages, l'altimètre a indiqué respectivement les cotes de -35m et de -55m, soit une différence de niveau de 20 mètres, alors que rien ne peut être plus horizontal qu'un court plan d'eau !

Il est possible aussi que notre collègue ait estimé à +90 l'altitude de ce qu'il pouvait voir de la cheminée depuis le dernier point qu'il a pu atteindre. Les marches qu'il a taillées dans la stalagmite du sol cessent à la cote réelle de +60 environ. Si la cote +110 a bien été dépassé en 1959, le plus haut point foulé en 1949 ne se trouvait guère qu'à +80 au maximum.

De 1950 à 1956, quelques tentatives sont faites pour vaincre le sommet, mais les crues répétées et durables du torrent ne permettent pas d'attaques bien sérieuses.

En 1952, Ilhat et Dédé amènent quatre éléments, de chacun 1,5 mètre, d'un mât d'acier tubulaire fabriqué à cette intention spéciale. Exténués par le portage dans les pentes du cirque et dans les galeries de la grotte de ces 40kg de ferraille, ils ne peuvent qu'entreposer ce matériel de l'autre côté de la chatière, comptant revenir la semaine suivante, mais le torrent en décide autrement.

En 1955, Ilhat et Patel, au cours d'une visite éclair, portent les quatre tubes jusqu'au pied de l'à-pic terminal. Quelques jours plus tard, ils trouvent l'eau fermant le passage au bas des Grands Puits et montant de 10 centimètres à la minute, quand ils reviennent en compagnie de Dédé. Pour une fois, ils avaient été bien inspirés de se mettre en retard, comme de bons San-Claudiens, car deux ou trois heures plus tôt, le passage était libre, mais il est resté ensuite fermé pendant environ un an. Le billet de retour aurait été largement périmé !

Quand en juin 1957, Mario, Colin et son fils Jacques, portent d'autres éléments du mât, passent à leur tour le torrent, et poussent une pointe au "110" les tubes restés sur place leur jouent un très mauvais tour.

Une crue absolument fantastique a rempli d'eau la presque totalité de la grotte en février 1957, et les éléments soigneusement coincés par Ilhat dans une niche, ont été déplacés et recouverts d'une couche de limon. Tandis que Mario escalade un des ressauts de la cheminée, il

marche tout à coup sur un des tubes qui lui glisse sous les pieds et part dans la pente où les autres se tiennent en position précaire.



Avertis à la fois par le cri d'alarme de Mario, qui reprend lui même difficilement son équilibre, et par les coups de cloches de la barre d'acier, ceux-ci se garent tant bien que mal. L'incident se solde par un minimum de casse. Après avoir ricoché sur la jambe de Colin, le projectile vole au dessus de la tête de Jacques et va se planter dans le sol 20 mètres plus bas. Mais l'alerte a été chaude !

Aussi, l'équipe s'occupe-t-elle immédiatement de rassembler tous les tubes, pour les redescendre un peu plus bas, sur une plateforme d'où ils ne risquent plus de dégringoler la pente au premier contact.

Cependant, la visite n'a pas eu que ce résultat purement négatif, car en observant avec une forte lampe torche la structure de la cheminée, les spéléos peuvent s'apercevoir que le sommet attaqué jusque là n'offre en réalité qu'un intérêt assez secondaire. Une autre branche de laquelle descend une coulée stalagmitique, se prolonge par une très grosse galerie à 60°.

Cinq tubes mis bout à bout à la côte +55 permettraient tout juste de passer le surplomb. L'équipe est pressée par le temps. Le contact du projectile a rendu Colin momentanément bancal. Aussi l'attaque du monde nouveau est-elle remise à une date ultérieure.

Le 4 août suivant, le passage des Grands Puits est de nouveau libre. Ilhat, abandonnant avec plaisir l'étude des maths pour les cavernes, décide Miglio à faire équipe avec lui pour attaquer le "110". En grim pant au mât laissé en place par l'équipe précédente, il peut

atteindre la galerie en pente et s'y élever péniblement par une varappe délicate dans de la roche pourrie et des concrétions glissantes jusqu'au pied d'un nouveau ressaut. Il note un puissant courant d'air ascendant et l'existence possible d'un passage supérieur.

Les parois de la cheminée sont à cet endroit tellement friables qu'Ilhat est contraint, pour redescendre, d'abandonner sur place une corde de 40 mètres. Aucun des points intermédiaires où il aurait dû en principe installer des rappels, n'offre une aspérité assez solide pour soutenir son poids, ou une fissure assez franche pour retenir un piton. Le grimpeur doit se résigner à attacher sa corde en simple fil à mi-pente. Heureusement, elle est assez longue pour lui permettre d'arriver jusqu'au sommet du mât.

Le dimanche suivant, une équipe comprenant Ilhat, Miglio et Azzolin revient sur ses pas après avoir trouvé au bas des puits le passage disparaissant sous 20 mètres d'eau. Toujours l'agrément des Foules.

Ce n'est que le 8 septembre que Mario, Miglio et Meynier, utilisant la corde laissée en place par Ilhat, s'élèvent à leur tour dans le nouveau prolongement de la cheminée et gagnent, au-delà du point atteint par leur camarade, une série de dos d'âne stalagmitiques, puis un balcon étroit, d'où ils aperçoivent, nettement cette fois, une continuation. Mario juge l'escalade possible, sinon facile. Pourtant l'équipe ne pourra pas encore ce jour là foncer dans l'inconnu, car il faut gravir un à-pic d'une vingtaine de mètres. Ses doigts presque paralysés par le froid et la fatigue ne laissent plus au premier de cordée une virtuosité suffisante pour une varappe très aérienne et risquée.

Cette branche de la cheminée est bien la bonne ! Du point qu'ils ont atteint, les trois hommes voient en contrebas l'autre sommet précédemment visé, et observent que le boyau qui en monte rejoint lui aussi le passage supérieur, mais se perd sur une distance appréciable dans une paroi verticale dont la traversée est radicalement impossible. Mais après tout, il n'en monte peut-être pas qu'un seul boyau ? Comme d'usage dans cette immensité des Foules, la solution d'une énigme en fait invariablement surgir d'autres !

Comptant revenir à l'attaque à bref délai, les spéléos laissent sur place de longs anneaux de ficelle coulissant dans des pitons de rocher, pour faire passer des cordes et éviter ainsi une nouvelle séance de varappe inutile. Et comme la ficelle manque pour terminer l'installation au dernier ressaut, tout est utilisé pour la rallonger, jusqu'aux lacets des souliers.

En principe, ces ficelles doivent être remplacées à bref délai par du câble en nylon qu'il faudra acheter, et si l'aventure se révèle payante, par des mains courantes en fil de fer placées à demeure sur pitons scellés, dans les endroits où l'échelle n'est pas indispensable.

"Ca continue !" annonce le lendemain Miglio à Colin, avant même que l'autre ait eu le temps de poser une question. Cela dit tout, pas besoin de commentaires.

"Dimanche prochain, on remet ça !" ajoute Miglio.

Les spéléos proposent... mais aux Foules, c'est le torrent qui dispose...

Pendant près de deux ans, il sera impossible de le passer. Le 31 août 1958, Mario, Miglio et Mermet, partis plein d'ardeur pour une nouvelle escalade, sont arrêtés à 200 mètres de l'entrée par une grande laisse siphonnante, qui n'a pas eu le temps de se résorber depuis la dernière crue. Ils se consolent en allant faire à la grotte supérieure une nouvelle visite, prévue depuis huit ans.

Le 8 février 1959, un mois de gel ininterrompu a paru suffire pour remettre le torrent dans son lit. Cependant, il est encore suffisamment alimenté par la fonte lente de la neige pour que Mario, Miglio, Mermet

et Racine le rencontrent à 400 mètres du porche, noyant majestueusement sous 25 mètres d'eau le bas fond des Grands Puits.

Colin et l'abbé Vandelle, arrivant en début d'après-midi pour rejoindre la première équipe, trouvent sous le porche leurs camarades pensifs, rageurs ou résignés au milieu de l'amoncellement des cordes, des échelles et des pitons qu'il a fallu monter pour rien. Heureusement, pour passer la mauvaise humeur, il y a dans le cirque des Foules de belles parois à escalader et à descendre en rappel, et sous terre, l'eau verte du torrent en crue donne de bien belles photos en couleurs...

Après plusieurs reconnaissances, toutes stoppées par l'eau, on finit au mois d'août 1959, par trouver le passage libre. Si la période devient des plus favorables, grâce à la sécheresse prolongée, l'équipe san-claudienne est dispersée. Il ne reste plus à St-Claude que Mario et Miglio, équipe bien réduite pour une pareille expédition. Pourtant, n'emportant que le matériel strictement indispensable, les deux spéléos montent aux Foules le 16 août, de bon matin, vont casser la croûte au pied de la grande cheminée, et passent aussitôt à l'attaque.

La ficelle était d'une qualité inespérée, car elle est assez solide pour qu'on puisse la faire coulisser sans la casser, la remplacer par du nylon et hisser ainsi les cordes d'escalade.

Au point atteint par la dernière expédition, il faut, pour pouvoir grimper, amener le mât, et c'est un travail de titans pour deux hommes seulement de faire monter, sur une dénivellation de 30 mètres, cet assemblage de tubes haut de 9 mètres, et pesant dans les 75 kilos. Puis Mario monte à l'échelle souple attachée au sommet du mât. Il s'en faut de quatre mètres pour atteindre le premier ressaut et le grimpeur démontre qu'il n'a rien perdu de ses qualités acrobatiques qui lui ont permis, il y a dix ans, de faire la "première" du grand puits de Menouille.

Le premier palier n'est pas encore le passage convoité. Au dessus, il y a un autre ressaut plus élevé encore que le premier. Il faut recommencer la manœuvre du mât. Cette varappe sera la plus longue et la plus pénible. Parvenu au sommet de la perche, le premier de cordée, debout sur le dernier tube, ne réussira à terminer l'escalade qu'en attrapant au lasso une stalagmite qui se dresse au dessus de lui.

"C'est bien simple, dira Miglio, il est passé en varappe pure sur des parois tellement lisses que je n'arrivais pas à le rejoindre en me tirant sur la corde. Je ne sais pas comment il faisait pour tenir !"

Le "second" a eu largement le temps d'admirer la virtuosité de son collègue, car il est resté stoïquement pendant deux heures, planté sur des vires étroites, dans le courant d'air puissant et froid.

Enfin, à bout de souffle et de pitons, les deux hommes se trouvent à la cote 101 environ, sur une mince corniche, au pied d'une dernière verticale. Ils voient le dôme terminal de la cheminée à une quinzaine de mètres au dessus de leurs têtes. Le passage horizontal ne peut donc plus être bien loin, s'il existe. C'en est peut-être terminé de la varappe, et Mario voudrait bien aller voir si ce mur est le dernier.

"Charlot, cale toi bien, tu vas me faire la courte échelle".

Mais il y a des limites à la résistance humaine, et Miglio, pour sa part n'est plus sûr de ses réflexes. La corniche est très douteuse, le vide est maintenant de près de 60 mètres, mais surtout, le portage du mât et l'attente immobile dans le froid des galeries ont fait leur œuvre.

"Ecoute, Mario, ce serait trop bête de se casser la figure maintenant. Il est déjà sept heures du soir et il reste encore pas mal de boulot pour équiper la cheminée. On reviendra !"

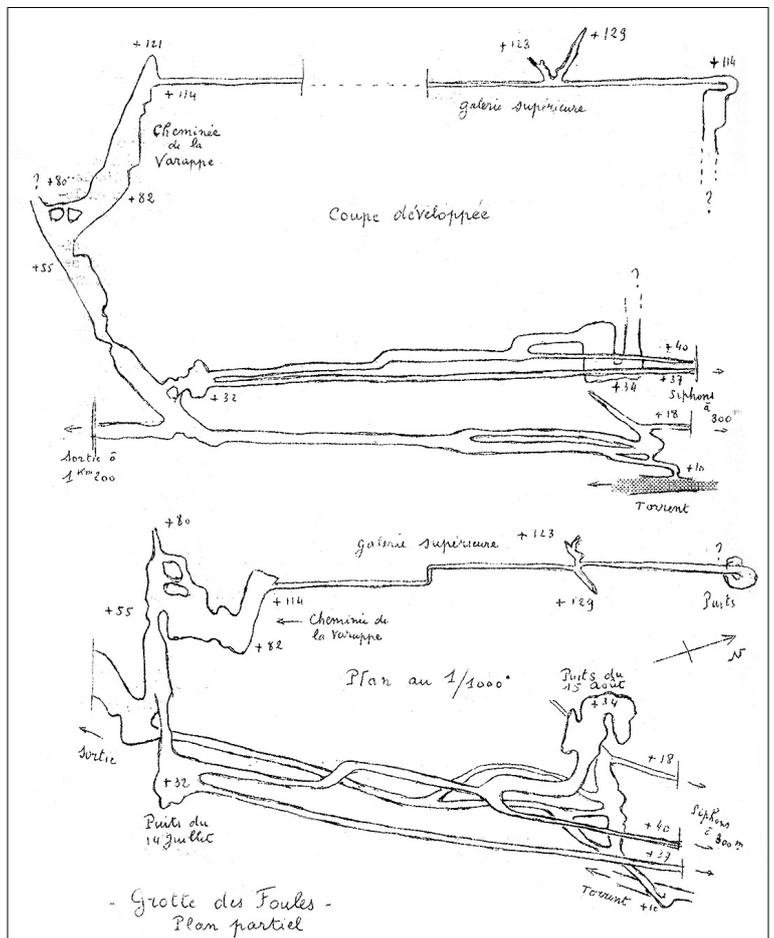
C'est la voie de la sagesse.

Après avoir laissé dans chaque verticale un va et vient de nylon coulissant sur double piton, les deux hommes reviennent à l'entrée, légitimement fiers de cette magnifique escalade. Mario rappelle qu'il y a dix ans, jour pour jour, la cheminée subissait son premier assaut sérieux.

"Tu te rends compte, ils étaient six... et nous, à deux on est passé..."

Dans la joie du triomphe, il oublie que l'équipe de 1949 s'attaquait à l'autre branche de la cheminée, et qu'elle n'avait pas de mât.

Le nouveau prolongement est bien différent de tout ce qu'on a déjà vu dans la grotte des Foules. Alors que dans tout le reste de la cavité, on pourrait aisément compter les concrétions, ici, elles abondent et



sont d'une rare beauté, car le passage pénètre dans les calcaires séquanien, durs et cristallins, qui donnent toujours des stalactites fines et élégantes.

Le 13 septembre suivant, l'énigme du passage supérieur sera en grande partie résolue. La sécheresse persiste, et le torrent, bien que d'un volume rare après une aussi longue période sans pluie ne donne pas d'inquiétudes. Mario, Miglio et Racine entrent sous terre de bon matin et se rendent directement à l'extrémité de la grotte pour gagner les hautes altitudes, tandis qu'une autre équipe, comprenant Colin, Meynier et Dédé descend au contraire dans les profondeurs, quelque 200 mètres plus bas, pour terminer le plan et voir si la décrue n'a pas laissé de nouveaux passages praticables. Les deux équipes doivent se rejoindre vers 16 heures au point 28, pour ramener le matériel. Il est préférable en effet, vu la configuration des lieux de ne pas être trop nombreux au "110" où nul abri ne permet de se garer des projectiles pouvant tomber du sommet.

La première équipe ne perd pas de temps, comme l'apprendra aux autres un billet qu'ils trouvent en remontant des bas fonds "10h45. tout va bien. Nous attaquons."

Grâce aux cordelettes, il est facile de hisser l'échelle souple dans les verticales et de gagner ainsi rapidement le dernier point atteint 15 jours plus tôt. Une fois encore, on remonte le mât d'un nouveau cran, et Mario reprend l'escalade. Six mètres plus haut, et sept mètres sous le dôme terminal de la formidable cheminée, il trouve enfin le passage horizontal prévu, partant en profondeur suivant l'axe général Nord-Est des galeries lointaines.

C'est à la fois un cri de victoire... et un soupir de soulagement.

Incontinent, l'équipe réunie, décide d'abord de faire une pause, et ensuite de substituer à la dénomination "110" qui ne rime plus à rien, celle de "Cheminée de la Varappe", beaucoup plus évocatrice.

Le passage n'est pas très large. Comme toutes celles qui se trouvent à l'étage inférieur, la galerie haute est un joint triangulaire, large de 0,5 à 0,7m à la base, haut de deux mètres, entre des strates relevées à 60°. Ce joint se poursuit dans une direction rigoureusement identique, avec un léger décalage de deux diaclases de 7 mètres et de 3 mètres à angle droit. A l'entrée de la seconde de ces diaclases monte une cheminée de 15 mètres, dont le sommet sera le plus haut point exploré de la Grotte des Foules (+129m), et à l'opposé s'ouvre une petite salle

ascendante d'où partent deux minuscules boyaux.

Puis le passage s'élargit, et les spéléos voient devant eux une muraille massive. La galerie tourne sur la droite et plonge à 45° suivant un demi-cercle qui se termine à la lèvre supérieure d'un gouffre. Un pavé lancé dans la pente va se fracasser loin en contrebas sur des éboulis.

Avec le peu d'agrès qui leur restent, les hommes ne peuvent descendre que de quelques mètres, juste assez pour entrevoir 12 mètres plus bas un palier, puis un à-pic absolu.

Il semble, après report sur le plan général, du plan partiel de la Cheminée de la Varappe et de la nouvelle galerie, que le puits découvert ne soit pas très loin du Puits du 15 Août, dont le fond a été visité en 1949, en passant par une ouverture latérale, mais dont le sommet reste inconnu. L'avenir dira si la communication existe. On peut espérer trouver d'autres galeries planes au cours de la descente, car il a bien fallu, pour creuser ces puits, que l'eau arrive de quelque part.

Fait étrange : dans la petite salle ascendante se trouve une coulée de terre noire, paraissant d'origine végétale. Existerait-il dans les contreforts de la vallée de Tressus un puits ou une fissure inconnus, en relation avec cette partie de la grotte ? Là encore, il faudrait pour pouvoir faire des recherches avec quelques chances d'aboutir, un plan d'une rigoureuse exactitude. Les explorations, toujours hâtives et le manque d'appareils de précision n'ont jamais permis d'établir qu'un plan très suffisant, mais sujet à des erreurs de près de 5% dans la mesure des angles et la projection des distances. Peut-être un gros fumigène allumé dans la galerie haute pourrait-il, par échappement de fumée à la surface du sol, donner d'utiles indications.

Autre résultat de la journée. Chacune des équipes a pu faire des relevés de cotes assez précis, pour qu'on puisse maintenant se rendre compte de la dénivellation réelle de la Grotte des Foules. Le plus haut point exploré est à +129m, le plus bas à -105m. Cela donne une "profondeur" totale de 234 mètres, en attendant mieux !

□ RETROSPECTIVE

Nous aurions pu intituler cet article "Dix ans sous terre", si notre collègue Casteret n'avait pas utilisé depuis longtemps ce titre évocateur, car le Spéléo-Club San-Claudian a officiellement dix ans révolus.

Nous disons bien "officiellement". Un groupe de montagne indépendant avait constitué en fait, bien avant 1949 la première équipe spéléologique san-claudienne en se livrant à l'exploration des cavernes, en même temps qu'à l'escalade des difficiles parois calcaires du Haut-Jura.

En 1947, les membres de ce groupe de camarades, ayant décidé de s'adonner plus spécialement au sous-sol, se sont affiliés individuellement au Spéléo-Club Lédonien, et ont formé une section.

Cette formule n'était pas viable. Le matériel, suffisant pour un groupe ne permettait pas d'en équiper deux. La distance entre les deux villes et le manque de moyens de transport n'autorisaient guère que des relations épistolaires et de très rares sorties en commun. Songeons qu'entre Lons et Saint-Claude, il existe encore aujourd'hui une bande de territoire, large en moyenne d'une vingtaine de kilomètres, très incomplètement prospectée, faute de pouvoir s'y rendre facilement d'une ville comme de l'autre.

Pour être efficace, le travail de prospection et d'exploration doit être mené dans un secteur rapproché, par des groupes de recherche ayant à domicile des agrès et des effectifs au complet, surtout dans nos régions où il est souvent impossible de prévoir quelques jours à

l'avance si, en raison des intempéries, une caverne sera ou non fermée par l'eau.

Ceci n'exclut pas l'amitié et la collaboration entre groupes voisins, et c'est avec l'accord complet et toutes les félicitations du S.C.L. que Marius Rouiller et René Gallat décidèrent de créer à Saint-Claude même, un club autonome, directement rattaché à l'Amicale Spéléologique de l'Est et à la Société Spéléologique de France.

Le 23 janvier 1949, le Spéléo-Club San-Claudian était constitué, sous la présidence de M. Charles Hetcht, qui est certainement l'un des plus anciens explorateurs de la Grotte des Foules, de la Grotte des Moulins, du Gouffre de l'Oiselière, et de bien d'autres cavernes.

Mais le tout n'était pas de constituer un club, encore fallait-il l'équiper, car à part quelques cordes encore en état passable, qui avaient constitué l'arsenal du groupe de Montagne, le S.C.S.C. ne possédait qu'une échelle de corde à barreaux de buis. L'exploration de plusieurs gouffres avait démontré la nécessité d'échelles métalliques. Celle de nombreuses grottes ne pouvait être terminée sans un bateau pneumatique.

La bonne volonté et le système "D" ont eu raison de ces obstacles. En faisant appel au portefeuille, pourtant bien plat des membres actifs, et en plaçant ses premières cartes de membres honoraires, le Club a pu faire l'acquisition de câble tréfilé et de barreaux d'aluminium. Pendant tout le printemps 1949, dans un atelier plutôt glacial et jusqu'à une heure avancée de la nuit, des spéléos ont chaque soir dévidé des câbles, placé des goupilles et fait des soudures. Aux premiers beaux jours, 92 mètres d'échelles souples étaient terminés.

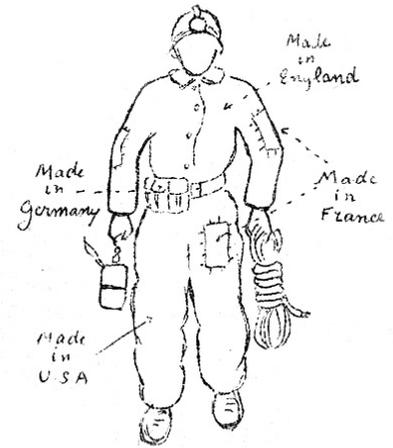
Un canot de la R.A.F. cédé par le S.C. de Genève et payé naturellement par un des membres actifs, un mât métallique de 12 mètres, et un treuil fabriqué avec de vieux engrenages de moteur, vinrent parfaire l'équipement collectif.

Quant à l'équipement individuel, chacun s'est débrouillé pour le mettre au point suivant son ingéniosité personnelle, en faisant appel pour l'éclairage aux réflecteurs que jettent les mécaniciens, et pour l'habillement aux effets réformés des stocks.

Sous terre, l'élégance est souvent un produit international. On voit très bien par exemple un ceinturon français, portant en guise de boîte à piles, une cartouchière allemande, serré sur un blouson anglais, une chemise canadienne et un pantalon américain, le tout dominé par un casque de forme et de nationalité variable. On a même vu un béret de tirailleur cambodgien !

Le S.C.S.C. pouvait s'attaquer à toutes les cavités du sous-sol jurassien. Le treuil et les échelles ont démontré l'excellence de leur fabrication. Après dix ans de dur service, mais grâce, il faut bien le dire à des soins constants, ces engins sont encore aussi solides qu'au lendemain de leur fabrication et de leur mise en service. Ils pourront servir longtemps encore.

Il n'en est pas de même des cordes, dont la vie dans les cavernes est assez courte, ainsi que des pitons qu'on est obligé de laisser un peu partout dans les parois difficiles, et surtout des habits, qu'on ne peut pas recoudre et rapiécer indéfiniment.



Sp: Homo Sapiens
 ssp: Spelaeus
 var: San Claudianus

Les spéléos ont alors promené leur sac un peu partout aux environs de Saint-Claude, par le train, en vélo, par le car et parfois, chance rarissime en voiture, mais le plus souvent à pieds. De Charix à Bois-d'Amont et de la Faucille à Moirans, des centaines de trous ont reçu leur visite. Chaque année, de 1949 à 1959 a été marquée par une ou plusieurs "premières".

1949 : Les galeries terminales de la Grotte des Foules, le Pétrin de la Foudre, le passage du Grand Puits à Menouille.

1950 : Les gouffres de la Grande Molune, de la Tâne, de la Grande Lanche et du Cernétrou, le réseau profond des Foules.

1951 : La grotte "B" des Cernois, le gouffre de Sièges.

1952 : Les gouffres de Buclaloup et du Tombaret, le réseau profond de la Grusse.

1953 : Les grottes "A" et "E" des Cernois, les gouffres du Crêt de Chalam et du Montelet.

1954 : Les gouffres de Belbouchet et de la Combe à la Chèvre, les Grottes d'Echallon et la Grotte "F" des Cernois.

1955 : Les gouffres des Frasses et la Lésine de Ponthoux.

1956 : Les gouffres de la Bâtie et de Malatraït.

1957 : A la Grotte des Foules, premiers assauts à la Cheminée de la Varappe

1958 : La résurgence des Ecolais, le gouffre des Brasselettes, le gouffre de Petit-Chatel.

1959 : Le Gouffre du Pré Verguet, le réseau supérieur des Foules.

Tout cela sans compter le nombre de "premières" de moindre importance et des centaines de sorties pour compléter d'autres explorations.

Toutes les cavités visitées ont fait l'objet de rapports détaillés, avec des plans aussi exacts que possible, au Bureau des Recherches Géologiques à Paris. Aujourd'hui, les grottes et gouffres de notre secteur sont non seulement fichés et répertoriés, mais encore détaillés et décrits dans un catalogue topographique, géologique et biologique, comportant un classement par commune, qui permettra à tout chercheur de les trouver sans difficulté. Le tirage de cet ouvrage n'est qu'une question de gros sous, à résoudre un jour ou l'autre.

En fin 1949 déjà, le Club pouvait exposer dans la vitrine du magasin "Soylène" de nombreux plans et une belle collection de photos souterraines. Il lui faudrait maintenant dix vitrines semblables.

En 1951, une équipe s'est mise à la recherche de la faune cavernicole, qui n'avait été recensée partiellement que dans un petit nombre de cavités. Plusieurs centaines de tubes ont pris le chemin des laboratoires spécialisés, et la recherche continue en permanence. L'examen de quelques uns des insectes capturés a déjà révélé des variétés inédites.

La même équipe, passant à une autre branche de la biologie a entrepris depuis 1952 l'étude des chauves-souris, et s'est mise en rapport avec le Centre de Recherche sur les Migrations (C.R.M.M.O.) dépendant du Muséum de Paris, dont un membre du Club a été nommé délégué. Des milliers de chauves-souris ont été bagués, et leur passage est périodiquement surveillé dans une vingtaine de grottes.

En 1952 également a paru le premier numéro de "L'Echo des Cavernes", essai timide en six pages, qui a eu cependant un succès inespéré. Par la suite, huit autres fascicules sont venus faire connaître à nos membres honoraires et amis, la vie du Club et les merveilles inconnues du sous-sol de notre région. Si les premiers tirages n'ont guère dépassé les limites du canton, les suivants ont atteint des destinations plus lointaines. L'Echo est maintenant adressé à de fidèles lecteurs un peu partout en France et dans les pays limitrophes. Un exemplaire va même porter nos cavernieuses amitiés à nos collègues du Spéléo-Club de Varsovie !

Le plaisir de passer en premier dans une caverne devient de plus en plus rare car le nombre des trous inviolés s'épuise. De plus, s'il y a dix ans, nous étions des pionniers dans un secteur presque vierge, maintenant des clubs nombreux, riches et motorisés rayonnent chaque année sur le Haut-Jura, venant des grandes villes de France et de l'étranger.

Le sous-sol est à tout le monde, et nous ne sommes pas jaloux, d'autant plus que nos

collègues trop pressés, n'ont pas le temps de faire ni rapports, ni recherches approfondies. Les uns, on ne sait pas pourquoi, préfèrent nous ignorer et demander les services d'un groupe se disant "régional", qui ne connaît rien ou à peu près rien du secteur qui nous est familier, ou même les services d'un "club" qui n'existe que dans l'imagination de son président et unique membre !

Comme nous n'avons jamais eu besoin de l'aide de personnes pour faire sans "baratin" des "premières" incontestables dans des trous réellement inexplorés, il se peut que, de loin, on nous considère comme des gens insociables.

Heureusement, beaucoup d'autres fraternisent. C'est toujours avec plaisir que nous recevons chez nous ces "frères des cavernes". Il faut croire que l'accueil des San-Claudien leur plaît, puisqu'il reviennent...

Pas vrai ? Amis Belges, Suisses, Lyonnais ou Dijonnais ?

Les anciens du Club sont toujours aussi solides au poste, et dix ans n'ont que peu entamé leur combativité. La vieille équipe s'est augmentée de quelques unités. Tous les ans, des jeunes se sont inscrits au Club, mais bien peu sont restés. Quelques uns, après avoir fait fougueusement quelques explorations, se sont vite lassés de la stricte discipline, des fatigues et de la patience qu'impose toute descente sous terre. Ils ont recherché ailleurs d'autres divertissements moins avarés et moins spectaculaires. Plusieurs sont devenus des "mordus", mais trop souvent, leur métier leur a fait quitter le pays et on ne les revoit plus que trop rarement. D'autres viendront, nous ne sommes pas inquiets pour le recrutement. Mieux vaut n'engager qu'un petit nombre de gars sérieux, sur lesquels on puisse compter en toutes circonstances, qu'une cohue indisciplinée et capricieuse, qui disparaîtra aussi vite qu'elle sera venue, et qu'on verra partir avec soulagement.

Certains trouveront peut-être trop stricte cette méthode de recrutement limité. Elle doit cependant avoir du bon. Depuis sa fondation, le Club a visité à fond 153 grottes et 59 gouffres, au cours de 604 sorties, totalisant sous terre environ 2800 heures d'équipe. Il a découvert 5 grands réseaux aquifères, sans compter celui des Foules, où il explore pour ainsi dire en permanence. Il a décelé et signalé une trentaine de gouffres charniers dangereux pour la salubrité publique. Personne ne pourra donc l'accuser d'immobilisme, bien que la publicité ne soit pas son fort.

Pour faire toute cette besogne, dont ils peuvent être légitimement fiers, les membres actifs n'ont pas encore coûté un centime à la Mutuelle des Sports qui les assure statutairement. De cela aussi ils peuvent être fiers !

NB : Le titre "Vingt ans sous terre" étant encore vacant, les rédacteurs de "L'Echo des Cavernes" le retiennent pour le prochain article rétrospectif, à paraître dans le N°19 de janvier 1970.